

La mort généreuse du prince Léopold de Brunsvick , poème élégiaque, par M. Texier de La Boëssière,...





Texier La Boëssière, N. B. (1723-1807). La mort généreuse du prince Léopold de Brunsvick , poème élégiaque, par M. Texier de La Boëssière,.... 1786.

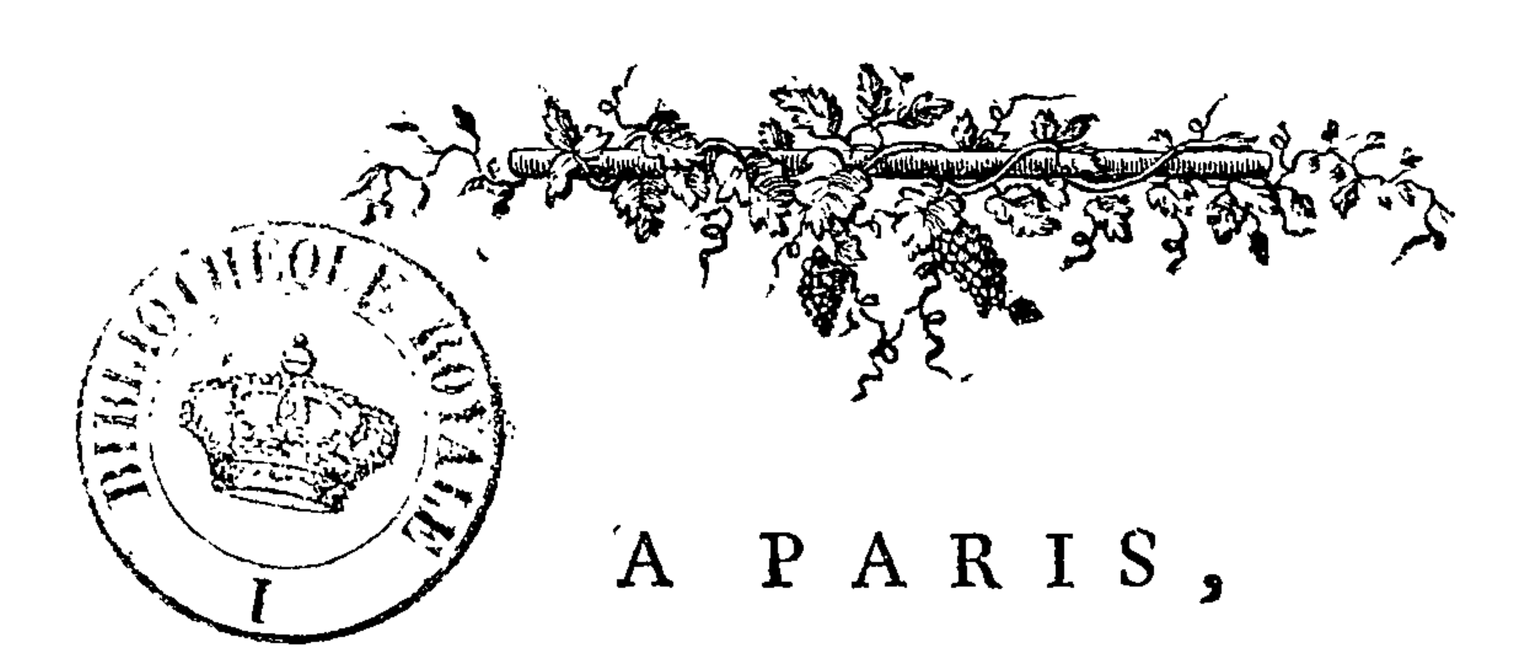
LA MORT GÉNEREUSE

DU PRINCE LÉOPOLD DE BRUNSVICK,

POËME ÉLÉGIAQUE,

Par M. TEXIER DE LA BOESSIERE, *Maître d'Armes des Académies du Roi et des Pages de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Duc* DE PENTHIEVRE.

Qui descend au tombeau par son humanité,
Est un Héros qui monte à l'immortalité.



A PARIS,

CHEZ
L'AUTEUR.
BAILLY, Libraire, Rue Saint Honoré, vis-à-vis la Barriere des Sergents.
ET LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M. DCC. LXXXVI.





PRÉFACE.

La sensibilité, plutôt que le talent poëtique, m'entraîna et me fit célébrer le dévouëment héroïque du Prince Léopold de Brunswick. Ma pièce finie, je voulus juger de son effet. J'en fis lecture à trois personnes séparément. A la fin du récit de l'évenement où périt le Héros, toutes trois répandirent également des larmes. Dès-lors j'avois les applaudissements de la nature; il me manquoit les suffrages de l'art. J'eus la témérité d'envoyer l'Ouvrage à l'Académie Françoise pour le faire participer au concours qu'avoit fait annoncer un Prince grand, sensible et généreux. L'Académie sevère, et qui jugea qu'elle devoit l'être dans la circonstance, se déclara généralement peu satisfaite, & remit le prix à 1787. Dès ce moment les Zoïles des Clubs et des Cafés commencèrent à s'égayer

aux dépens des pauvres Concurrents. Ces Messieurs savoient que j'étois du nombre; quoiqu'ils ne connussent point mon ouvrage, je n'en eus pas moins part à leurs sarcasmes, que leur prudente causticité lâchoit toujours indirectement. Je n'ai point la sotte vanité de m'élever au Parnasse, mais je veux être jugé tel que je suis. Cette raison me parut suffisante pour me déterminer à faire imprimer.

Décidé à ne plus rentrer au concours, je m'ouvris à un homme célèbre par ses connoissances littéraires; il me conseilla de retoucher quelques endroits de ma pièce et de la renvoyer au second concours. Je profitai, sans perdre de temps, autant que je pus, du premier avis, mais aucun espoir ne peut me faire différer à rendre publiquement mon hommage aux cendres de LÉOPOLD, & aux Personnes augustes que j'ai célébrées : d'autres raisons puissantes m'engagent encore à prendre ce parti.

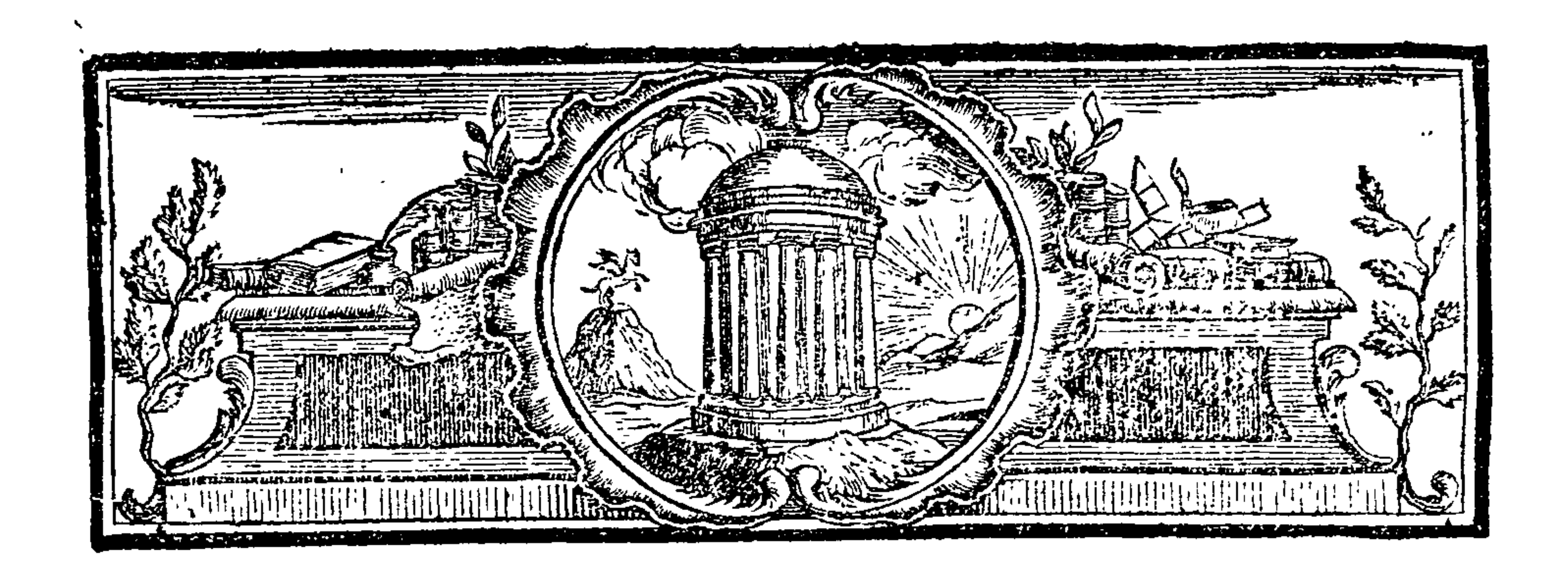
Je suis d'un âge où l'homme qui raisonne d'après le calcul des probabilités, se voit incertain d'exister l'année suivante.

Je professe depuis trente ans un art dans lequel j'ai gagné, sans charlatanerie, la confiance publique. Depuis ce temps, toujours occupé, j'ai eu peu de moments à donner à la littérature, & quand j'aurois reçu de la nature quelque germe de talent, l'ayant si peu cultivé, puis-je prétendre aujourd'hui à la perfection exigée par l'Académie?

De plus, un Poëte accoutumé à moissonner des lauriers, un Académicien célèbre, un Juge du concours a traité le sujet proposé, mais en assurant avec une honnête décence qu'il n'entend point croiser les intérêts des Concurrents. Il a lu sa production à l'Académie, où elle a obtenu un suffrage général et mérité. Partant toujours d'un principe de désintéressement dont il a déjà donné la preuve, il a porté son ouvrage à Versailles, et l'a fait passer dans les Cours d'Allemagne. D'après cela si je rentrois dans la carrière, ne serois-je pas regardé comme un Pygmée qui veut s'élever à la hauteur d'un grand homme.

Je ne me donnerai point ce ridicule, et crainte

d'en avoir la tentation, je me fais imprimer. Si j'ai le malheur d'être mal accueilli du Public, ce sera une leçon qui m'empêchera de l'ennuyer une seconde fois, en me guérissant de la démangeaison que j'ai de mettre au jour nombre de petits Ouvrages, timides enfants de mes loisirs. Je les jetterai impitoyablement au feu, je briserai ma triste lyre; alors, me retranchant dans mon état, je me consolerai avec orgueil, & dirai : *Racine fit Phedre, et moi j'ai fait Saint-George.*



LA MORT GÉNÉREUSE
DU PRINCE
LÉOPOLD DE BRUNSWICK.

POËME ÉLÉGIAQUE.

LA perte d'un Héros met la nature en pleurs ;
Sur sa tombe essayons de jetter quelques fleurs.
Muse, si nos accents sont de foibles hommages,
La sensibilité nous promet des suffrages ;
Et quand, enfant des lys, un Prince valeureux
Invite à célébrer un trépas généreux,
Qui couronna la fin de la plus belle vie,
Au Parnasse François, sur les pas du Génie,
Entrons dans la carrière, animés par les Dieux.

LAISSONS prendre l'essor de l'aigle audacieux,
Aux Chantres de l'orgueil; chantons l'ami des hommes.
Nous atteindrons le but, tout foibles que nous sommes,
Si nous pouvons aller jusqu'au cœur des mortels.
C'est-là que LÉOPOLD doit avoir des Autels.
Allumons-y le feu de la reconnoissance:
Célébrons la valeur, chantons la bienfaisance,
La Patrie et le sang d'un Héros vertueux.

SOUS les loix du Dieu Mars est un duché fameux:
BRUNSVICK, qui, chez ses ducs, race en Héros féconde,
Peut compter des Césars dans les fastes du monde.
De ce Peuple guerrier, de ce sang glorieux,
Sortit ce rejeton, digne de ses ayeux,
Ce LÉOPOLD chéri que pleure sa Patrie,
Qui cause les regrets de l'Europe attendrie,
Dont le sort parvenant chez les Peuples divers,
Portera la douleur au bout de l'univers.

VOUS, PRINCE, qui règnez: vous, son auguste frère,
Qui connoissiez le prix d'une tête aussi chère,
Qui le vîtes croissant en valeur, en bonté
Chaque jour faire un pas vers l'immortalité,
A votre tendre cœur cette perte est cruelle;
Mais donne à votre nom une gloire nouvelle.

Vous perdîtes HENRI. (1) Dans le champ des guerriers;
Il trouva des cyprès en cueillant des lauriers.
Il portoit un beau nom, un nom fait pour la gloire,
Et gravé pour jamais au temple de mémoire;
Son oncle, ce Héros si grand dans les combats,
HENRI, le grand HENRI, l'eût vu suivre ses pas.
Les armes à la main, au printemps du bel âge,
Ce frère, dans le feu de son bouillant courage,
Reçut le coup fatal en voulant le donner.
Il mourut en Héros qui sçavoit pardonner,
Et fut pleuré de Mars, de vous, de sa Patrie.
LÉOPOLD bienfaisant, voulant sauver la vie
A des infortunés menacés du trépas,
Vole au danger, périt en leur tendant les bras.
Attendri, tout barbare en versera des larmes;
Et les sentant couler, y trouvera des charmes.
Ce sentiment si doux, cher à l'humanité,
Dans tout homme est un don de la divinité;
Et LÉOPOLD encor, chez la race dernière,
Aura les pleurs, l'encens de la nature entière.

---

(1) Le Prince Henri de Brunswick, jeune frère du Duc aujourd'hui régnant et du Prince LEOPOLD, faisoit les fonctions d'Aide de Camp dans la campagne de 1762. Il fut rencontré par un détachement de la Légion de Soubise; un bas-Officier courut sur lui & lui dit de se rendre son prisonnier. Le jeune Henri, brave & fier, mit le pistolet à la main, fit face, tira et manqua. Le bas-Officier, forcé de se défendre, tira à son tour, atteignit le Prince à la gorge; il mourut des suites de sa blessure.

Vous voyez les François, de douleur pénétrés,
S'empresser d'adoucir celle que vous souffrez
Ces François qui, jadis, dans les champs de Bellone,
De l'art, de la valeur disputant la couronne,
Admirèrent en vous le rival de CONDÉ (1).
Puisse par Apollon, leur zèle secondé,
Tracer de LÉOPOLD la bienfaisante image,
Des siècles à venir lui captiver l'hommage,
Rappeller ses vertus aux Princes vos enfants,
Offrir ce bel exemple à ces Héros naissants;
Consoler leur famille et votre auguste mère,
Et leur voir imiter LÉOPOLD et leur père.
Au rang des immortels vos illustres ayeux
Pourront les voir alors placés à côté d'eux.

LÉOPOLD, en sortant de la nuit de l'enfance,
Parut un don du ciel, et son adolescence
Qui, pour les malheureux dévoila son amour,
Fut une belle aurore annonçant un beau jour;
Des passions jamais les dangereux orages
N'en ternirent l'éclat par de sombres nuages.
Son ame, d'un beau ciel avoit la pureté;
On voyoit le séjour de la divinité.

---

(1) Le Prince héréditaire commandoit l'armée qui faisoit face à celle de Condé.

DANS

Dans cet âge où la gloire aux grands offre l'épée,
De ses devoirs guerriers sa jeune ame occupée,
Sentit que, sans étude, et veilles et travaux,
La valeur et le nom ne font point les Héros.
Il vit qu'aux champs de Mars les talents dans sa race,
D'âge en âge guidoient la germanique audace,
Que Prince héréditaire, aujourd'hui Duc régnant,
Déjà son frère, alors, imitoit FERDINAND,
Et que le Mars du Nord, par ses foudres de guerre,
De Jupiter sembloit emprunter le tonnerre.

La gloire de son sang, dans ces Héros fameux
L'enflame; il veut bientôt se rendre digne d'eux,
Se livre avec ardeur aux utiles sciences
Qui donnent aux guerriers les hautes connoissances.
Frederic, sur ce Prince, arrête ses regards,
Et bientôt Léopold est sous ses étendards.

Chef d'un corps valeureux, dans sa bonté sévère,
Mars reconnoît un fils, le Soldat trouve un père:
Léopold en prend soin, sent que les Dieux ont mis
La puissance des grands, dans les bras des petits,
Voit tout ce qui conduit à la gloire des armes,
Consulte les guerriers blanchis dans les alarmes,

S'applique à ce grand art qui, par d'heureux ressorts
En ordre fait mouvoir, étend, resserre un corps
Qui met l'agilité dans une masse énorme,
La dérobe au danger en la changeant de forme:
Il fuit en temps de paix un indolent repos,
S'instruit, fait des guerriers, et se montre un Héros.

Sous ses drapeaux, jaloux d'enchaîner la victoire,
FREDERIC, en grand Roi, connoît une autre gloire;
Il veut régner encor sur des sujets heureux,
Et distingue toujours ces hommes vertueux,
Qui, sachant réunir la bonté, la vaillance,
Font chérir à la fois et craindre sa puissance.
Sur Francfort ce Monarque ouvre un œil protecteur,
Et nomme LÉOPOLD pour faire son bonheur,
Par un choix aussi beau, sagement gouvernée,
Cette heureuse Cité bénit sa destinée,
Voit tous les citoyens dans ses murs protégés;
Les pauvres secourus, les arts encouragés.
Vient-il un des fléaux qui désolent la terre,
Dans Francfort LÉOPOLD est un Dieu tutélaire.
O tendre souvenir d'un triste événement (1)!
La rapide fureur d'un vorace élément,
Fait redoubler les cris dans la ville alarmée:
Des tourbillons mêlés de flâme et de fumée,

(1) Incendie de Francfort, où se distingua le Prince.

De feux jonchent les toîts, et montant dans les airs,
Semblent porter aux cieux l'empire des enfers.
Tous les secours en vain s'opposent au ravage:
LÉOPOLD est par-tout; il anime, encourage.
L'ouvrier rebuté laisse accroître le mal;
Tout paroît annoncer l'embrasement total.
A sa valeur alors le Héros s'abandonne,
Etouffe le volcan par l'exemple qu'il donne.
La cendre fume encor, et déjà dans son cœur,
Il cherche à réparer les suites du malheur.
Tout le bien qu'il a fait a pour lui de vains charmes
De tous les malheureux, s'il n'a tari les larmes.

CHEZ l'artisan, privé du fruit de ses travaux,
Dans un lit de douleur enchaîné par ses maux,
Ce bon Prince inconnu, soulage l'indigence:
Sa vertu le dérobe à la reconnoissance.

ATTENTIF aux besoins des âges différents,
Il aide la vieillesse, et songe à ces enfants,
A ces fils de Soldats, nés loin de l'opulence,
Qui, sans d'heureux secours, croîtroient dans l'ignorance,
Et qui, formés du sang de pères valeureux,
Sont, dans tous les États, des sujets précieux.

Il assure leurs droits chez le Dieu de la guerre,
Leur bâtit un asyle, un berceau militaire (1),
Où, comme fait BIRON (2), sous les loix de l'honneur,
Sa bienfaisance allaite et forme la valeur.

SELON le vœu public décorant son ouvrage,
L'Artiste au Fondateur, jaloux de rendre hommage
Du nom de LÉOPOLD pare ce monument;
Pouvoit-il y placer un plus bel ornement?
LÉOPOLD est trop grand, à ce faste il s'oppose (3);
Il remplit les devoirs que la grandeur impose
En citoyen, en père, et fuit la vanité,
Quand il sert à la fois Mars et l'humanité.

TOUT entier au bonheur d'un peuple qui l'adore,
Il est dans ses projets de l'augmenter encore.
Sur les Etats voisins il porte ses regards,
Va chez les Nations où fleurissent les arts:
Son cœur, par-dessus tout, cherche la bienfaisance;
Que ne la vint-il voir sur le trône de France?

---

(1) LEOPOLD bâtit et fonde une Ecole militaire.

(2) M. le Maréchal de Biron a établi, dans Paris, un Dépôt militaire, où il fait élever les enfants des soldats de son Régiment.

(3) LEOPOLD fait ôter son nom que l'Architecte avoit placé sur la porte d'entrée du Monument.

Il observe, et poursuit ses bienfaisants desseins,
Saisit tout ce qui sert au bonheur des humains,
Voit ce qui le détruit, et va bientôt, en Sage,
Dans Francfort, qui l'appelle, achever son ouvrage.
De voir leur bienfaiteur les citoyens joyeux,
Y chantent LÉOPOLD, FREDERIC et les Dieux.

MAIS, quel sombre nuage obscurcit l'hémisphère !
La nuit semble couvrir l'astre de la lumière.
Tout annonce aux mortels quelque malheur affreux ;
L'éclair perce en sillons le voile ténébreux.
Le vent siffle et mugit, la foudre roule et gronde ;
Un déluge nouveau vient menacer le monde.
Les torrents furieux précipités des monts
Tombent en écumant, remplissent les vallons.

L'ODER s'enfle, et ses eaux vont portant l'épouvante,
Par la rapidité de leur masse effrayante.
Les Bergers alarmés du péril des troupeaux,
Les pressent en courant, et montent les côteaux.
La génisse qui porte, & la brebis féconde,
Trop pesantes, bientôt se débattent dans l'onde.
Les arbres, les débris, sur les flots balançants,
Par des chocs répétés, heurtent les ponts tremblants.
Francfort est menacé, les habitants en larmes,
Par la fuite et les cris étendent les alarmes.

LÉOPOLD vient : il semble écarter la terreur.
On le suit : il arrive à ce tableau d'horreur,
Voit où sont les dangers, y vole, agit, ordonne,
Préserve, sacrifie en Héros qui raisonne,
Fait dégager, détruit tout obstacle aux courants,
Et sait ainsi parer à des malheurs plus grands.
Il se porte par-tout, console en tendre père,
Les malheureux qu'il voit réduits à la misère,
Leur promet des secours, veut être leur appui,
Captive tous les cœurs, tous font des vœux pour lui :
Mais des accents plaintifs viennent frapper l'oreille.
LÉOPOLD est ému, sa pitié toujours veille,
Son œil cherche, parcourt, voit deux infortunés,
Lutant contre la mort, par les flots entraînés :
Il ne commande plus : sa bienfaisance active
L'emporte ; il apperçoit jetté près de la rive
Un frêle esquif ; il part, s'élance, et sa valeur,
Des flots impétueux méprisant la fureur,
Il saisit l'aviron, frappe l'onde et s'avance ;
Sur la rive en effroi, règne un morne silence.
Le Héros intrépide, au loin déjà porté,
Proche des malheureux que cherche sa bonté,
Fait, pour les secourir, cent efforts inutiles,
Quand son esquif poussé par les flots indociles ;

Descend, touche un écueil, recule et s'engloutit.
De mille cris perçants l'air soudain retentit;
Le Peuple ne voit rien dans sa douleur mortelle,
Qui puisse le porter où son amour l'appelle;
Mais le PRINCE chéri reparoît sur les eaux,
Une lueur d'espoir, en voyant ce Héros,
Ne flatte qu'un instant: son bienfaisant courage
Affronte les dangers, l'éloigne du rivage,
Tourne tous ses efforts vers les deux malheureux,
Et son effort dernier est un soupir pour eux.
De son humanité glorieuse victime,
C'en est fait, il succombe et rentre dans l'abîme.
Les yeux levés au ciel, le peuple, en gémissant,
Demande LÉOPOLD à l'Etre Tout-Puissant.
C'est en vain. Il n'est plus; et sa mort généreuse
Sur la triste Cité qu'il savoit rendre heureuse,
Jette le voile affreux du deuil le plus cruel,
L'étend sur l'univers et le rend éternel.

O TOI! qui de l'erreur dissipant les ténèbres (1),
Touchois, sans le savoir, à ces moments funèbres,
Qui, sentant le besoin de l'immortalité,
De ton ame en tout temps prouvois la pureté,

---

(1) Quelques jours avant sa mort, LEOPOLD, dans une conversation animée, disoit qu'il sentoit le besoin de l'immortalité de l'ame.

Tu jouis du bonheur des ames bienfaisantes :
O LÉOPOLD ! sensible à nos voix gémissantes,
Protecteur des mortels qui ne te verront plus,
Aux Princes de la terre inspire tes vertus.

VOUS, nés dans ce haut rang, songez que la puissance,
Songez que la valeur, chez vous sans bienfaisance,
Ne sont, pour les humains, que des fléaux cruels.
Si les Dieux toujours bons, pour le bien des mortels,
De leur sort, ici-bas, vous firent les arbitres;
Sur vous l'homme a des droits, et le pauvre a des titres:
Aimez-les: vous voyez un grand Prince en Héros,
Pour deux Pâtres braver le trépas dans les flots.
Dans les derniers efforts de son tendre courage,
Périssant, s'il eût pu les pousser au rivage,
Il eût dit, en faisant un calcul généreux :
Je ne suis qu'un mortel, et j'en ai sauvé deux.

Lu & approuvé ce 15 Août 1786. DE SAUVIGNY.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, le 17 Août 1786. DE CROSNE.